

# Le temps de l'exode

Gilles Routhier

Professeur  
Faculté de théologie et de sciences  
religieuses de l'Université Laval

Ce que j'entends souvent autour de moi témoigne, il me semble, d'une compréhension encore assez limitée du passage que nous avons à vivre. En effet, dans les circonstances actuelles, on a pu penser que le seul défi que nous avons à relever, c'était de passer de l'école à la paroisse, comme s'il s'agissait de déménager d'un lieu à un autre avec armes et bagages pour recommencer ailleurs ce que nous avons l'habitude de faire là où nous étions installés. Nous arrivons difficilement à croire que ce changement de lieu entraînera un changement de coutumes, de pratiques et de mode de vie. En effet, le pays vers lequel nous sommes invités à partir nous est largement inconnu. C'est peut-être d'ailleurs pourquoi nous hésitons à envisager un véritable exode et nous tardons tant à franchir la mer, passage qui, plutôt que de nous introduire immédiatement en terre promise, nous mènera au désert, là où nous aurons à faire l'expérience du dépouillement, là où nous perdrons une à une nos sécurités et là où nous serons tentés. Ce passage par le désert que nous amorçons mettra à l'épreuve nos représentations toutes faites de la terre promise et nous engagera à revoir en profondeur nos pratiques de l'éducation chrétienne.

Il peut paraître inconvenant, à l'ouverture d'un congrès qui se propose d'être mobilisateur, de parler de la traversée du désert qui nous attend. Ce serait tellement plus simple de ramener le passage qui se propose à notre Église à un simple déménagement ou à un simple transfert des opérations d'un lieu à un autre. Toutefois, il m'importe, non pas d'être

jovialiste ou simplement optimiste, mais de regarder avec une véritable espérance les défis qui s'offrent à nous. C'est pourquoi, avant d'aborder les passages que nous avons à faire, je voudrais d'abord vous dire quelques mots au sujet de l'ampleur de notre exode.

Nous ne cessons, et nous le faisons parfois légèrement, d'inviter les gens à entrer dans la Pâques du Christ, à risquer de plonger dans la mer avec lui ; dans la mer qui peut nous engloutir et nous perdre. Les choses semblent aller beaucoup moins de soi, au moment où c'est notre Église qui est appelée à vivre sa Pâques et à se risquer dans l'abîme des eaux. Longtemps demeurée sur la terre ferme, elle a acquis la peur de l'eau et désappris les réflexes utiles à quiconque veut surnager dans des conditions hostiles. C'est peut-être pour cette raison que nous avons mis tant de temps et qu'il nous est encore si difficile aujourd'hui, comme Église, de risquer de prendre la mer, i.e. de quitter l'école, lieu que nous habitons encore volontiers hier, malgré la place de plus en plus réduite qui nous était offerte, lieu auquel nous rêverons peut-être avec nostalgie lorsque nous nous retrouverons au désert, comme d'autres ont rêvé aux marmites pleines de viande que leur offrait tout de même l'Égypte.

Il a fallu du temps à Moïse pour convaincre ses frères qu'il fallait faire le pas et il nous faut aussi du temps pour devenir « peuple du passage ». Je comprends aussi que Jésus a connu l'angoisse au moment où il allait être plongé dans son baptême. Je peux donc comprendre nos tergiversations lorsqu'il s'agit de lâcher prise, de quitter nos sécurités et de s'aventurer dans la mer des roseaux. C'est

pourquoi, avant de se demander « passage de quoi à quoi », il nous faut nous demander si nous voulons réellement descendre dans la mer des joncs, où s'embourbent les chars lourds de l'armée et où ne se fraient un chemin que ceux qui avancent, désarmés, confiants en Dieu.

Avant toute chose, nous avons une première décision à prendre : celle de renoncer à ce qui avait fait notre sécurité sur notre sol d'adoption et de prendre le risque de partir, sûrs d'une seule chose, que l'accompagnement de Dieu ne nous fera pas défaut. Aujourd'hui, il ne s'agit pas simplement de passer d'un lieu à un autre et de s'installer ailleurs, avec nos programmes, nos cours, nos horaires, nos normes et nos examens. Tel n'est pas notre horizon et il nous faudra purifier notre représentation de la terre promise. Il s'agit aujourd'hui de faire un véritable passage et je ne suis pas sûr qu'on y consente vraiment. Je pense que nous ne pouvons pas entreprendre cette grande traversée que j'ai en vue sans avoir une spiritualité pascale et sans désirer que la vie de notre Église soit configurée à la Pâques de Jésus, notre Seigneur et Christ.

Je ne serais pas surpris que l'on ait de la nostalgie pour ce que l'on a quitté. Déjà, même avant de se mettre en route, on essaie de minimiser l'ampleur de notre exode, arguant, peut-être par découragement devant l'ampleur du défi, que « tout cela on le fait déjà ! » Bien plus, au désert, dépouillé et saisi d'insécurité, on voudra vite recréer des sécurités. On voudra avoir des normes claires pour nous permettre de juger de tous les cas ; on croira que le seul fait de répéter la doctrine la plus sûre nous sauvera ; on voudra avoir des voies clairement définies ; on voudra réduire au minimum et se replier sur nos activités, disant que cela est bien suffisant ; etc. Au désert nous serons tentés et la situation dans laquelle nous entrons nous dépouillera au point que nous voudrions mettre nos sécurités en toutes ces choses plutôt qu'en Dieu lui-même.

## 1. Passer du clocher du village au village global

Je simplifie outrageusement les choses, le cadre de mon propos me l'impose, mais l'on peut dire que le dispositif catéchétique élaboré à partir du Concile de Trente et qui a perduré jusqu'à présent était structuré autour de la paroisse. Le curé, maître de la foi dans sa paroisse, et le clocher du village qui inscrivait le catholicisme dans la spatialité, représentaient les pôles principaux autour desquels l'ensemble s'organisait dans un monde plus enclin qu'aujourd'hui à l'homogénéité des croyances.

On comprend que la prise en charge par l'Église de la mission catéchétique ne se fait pas dans un contexte similaire. Le curé n'est plus l'unique magistère – on pourrait même ajouter que son magistère est marginalisé – et l'église du village n'est plus le seul lieu où les croyances les plus variées sont offertes au libre choix de nos contemporains. Je ne reprends pas ici la description de la situation dans laquelle nous nous trouvons et qui est exposée dans *Annoncer l'Évangile dans la culture actuelle au Québec*. Nous devons donc tirer toutes les conséquences du fait que nous habitons désormais le « village global ». Cela signifie d'une part que nous ne ferons pas des lieux confessionnellement marqués les seuls lieux de la proposition de l'Évangile, mais que nous devons retrouver les réflexes des premières générations de croyants qui annonçaient l'Évangile sur les places publiques.

Tout ne devra pas se passer à l'ombre du clocher, il nous faudra imaginer de nouveaux lieux catéchétiques pour une proposition publique de l'Évangile, et un certain nombre d'activités devront s'organiser sur une base interparoissiale ou régionale. D'autre part, le fait que les gens à qui s'adresseront nos activités paroissiales habitent désormais le village global devra commander les attitudes, les programmes, la méthode, la pédagogie, le langage, les approches et les moyens mis en œuvre dans le cadre paroissial. Autrement, ces activités paroissiales n'auront aucune efficacité. Au contraire, elles contribueront sim-

plement à éloigner un peu plus les gens qui entreprennent une démarche de l'Église, voire de l'Évangile. Ce serait triste si nos entreprises catéchétiques se trouvaient privées de leur efficacité, mais aboutissaient à des résultats tout à fait opposés à ceux recherchés.

- Passer de l'héritage à la proposition de l'Évangile

Ce passage au village global où tout ne s'organise plus autour du clocher du village à une situation où la vie et le monde ne sont plus d'emblée conçus dans le cadre des croyances chrétiennes, nous situe autrement par rapport à l'Évangile et à la foi chrétienne. Si la culture québécoise est indubitablement marquée par le christianisme, la foi chrétienne et l'Évangile ne sont plus quant à eux d'emblée des héritages que l'on reçoit par la naissance et par notre appartenance à la société québécoise. L'Évangile a besoin d'être proposé explicitement parce qu'il est souvent inconnu et l'on ne peut pas prendre la foi pour acquis.

Ceci dit, passer de l'héritage à la proposition ne signifie pas qu'il n'y a pas quelque chose qui soit de l'ordre de la transmission ou de l'héritage dans l'éducation de la foi. On reçoit quelque chose et il y a un donné qu'on ne fabrique pas nous-mêmes. Devenir chrétien, c'est entrer dans une tradition ou dans une lignée de croyants. Tout n'est donc pas de l'ordre de l'élaboration. Aussi, faut-il tenir en équilibre trois éléments exprimés classiquement par les verbes *traditio* - *receptio* - *redditio*. Il s'agit de trois actions importantes qui doivent être intégrés dans l'action catéchétique : l'action de transmettre, de recevoir, et de ré-exprimer ce que l'on a reçu. Si la catéchèse n'est que répétition, elle manquerait à son devoir ; toute tradition vivante implique ré-expression et ré-élaboration pour aujourd'hui de ce qui est donné par les pères.

- Passer de la voie unique aux cheminements différenciés et alambiqués

Nous sommes habitués à une vision parfaitement linéaire du parcours de formation chrétienne. Dans nos esprits, les choses sont ordonnées clairement : ceci vient avant cela et

conditionne la suite. Les choses étaient tellement bien réglées qu'on avait fini par savoir ce qui devait arriver à tel et tel âge. Une société relativement homogène ne connaissait pas les parcours différenciés et les cheminements sinueux. Aujourd'hui, l'individu, jaloux de sa liberté, voudra se libérer de l'emprise de son groupe social et affirmer, surtout dans le domaine des croyances, son autonomie. Aussi, si l'initiation chrétienne est un parcours bien délimité, qui a un début et une fin et qui comporte des étapes, il faut également reconnaître que l'ordre idéal des choses n'est pas toujours au rendez-vous. S'il m'apparaît clair que nous devons développer une véritable démarche catéchuménale apte à se déployer dans la durée plutôt que de se contenter de petits bouts de chemin, il faut aussi reconnaître qu'il nous faudra faire preuve de souplesse et d'adaptation de manière à prendre en compte la diversité des cheminements.

De mon point de vue, la démarche catéchuménale, avec ses différents moments, étapes et moyens, doit nous servir de modèle et, comme une épure, nous servir de cadre de référence pour proposer des chemins adaptés aux différentes situations. Il ne s'agit donc pas d'un nouveau carcan ou d'un cadre rigide dans lequel on doit faire entrer de force toutes les personnes qui adressent à l'Église une demande, mais d'une référence ou d'un modèle heuristique qui nous permettra de déployer toute la créativité requise pour soutenir des démarches de foi variées et différenciées. On aura à accompagner de nouveaux convertis qui entendent pour la première fois l'Évangile, d'autres qui, bien que nés de parents chrétiens, n'ont jamais eu un contact vivant avec l'expérience chrétienne que les circonstances de la vie leur font rencontrer un jour ; d'autres qui, ayant reçu dans leur enfance une catéchèse correspondant à cet âge, se sont ensuite éloignés de toute pratique religieuse et se retrouvent à l'âge adulte avec des connaissances religieuses plutôt infantiles ; ceux qui se ressentent d'une catéchèse précoce mal conduite ou mal assimilée et qui voudront un jour recommencer à croire ; etc. Les demandes nous mettront de plus en plus souvent en présence

d'enfants, d'adolescents, d'adultes et d'âinés. Bien plus, ceux qui s'adresseront à nous seront diversement situés dans leur itinéraire de foi et il faudra en tenir compte.

Passer du clocher du village au village global signifie aussi passer d'une formation programmée et uniforme à un accompagnement adapté aux situations multiples et diverses, ce qui suppose que l'attention au sujet croyant est première et que ce qui importe c'est d'offrir à cette personne un chemin pour entrer dans une tradition de foi. On ne pourra accueillir ces personnes et proposer des itinéraires diversifiés si l'on ne dispose pas d'un cadre de référence solide à l'intérieur duquel nous pouvons ensuite évoluer avec liberté et sécurité. Ce cadre me semble être la démarche catéchuménale et la formation doit d'abord favoriser une bonne connaissance de ce cadre avant de proposer des «prêts-à-porter» ou des recettes qui s'avèreront toujours trop courtes et insuffisantes. Ce n'est que sur la base d'une solide appropriation de ce cadre que nous pourrions inventer des parcours adaptés aux personnes, parcours qu'il ne faut pas concevoir bêtement comme un agrégat de petits cours. Le parcours est une démarche organique qui intègre de manière cohérente un ensemble d'éléments qui sont orientés par une perspective d'ensemble. Ainsi, ces activités s'inscrivent-elles dans une trajectoire et sont-elles reliées dans un continuum.

## 2. Passer de l'école à l'Église comme sujet et lieu de la catéchèse

L'Église, ce n'est pas d'abord un service public, c'est un groupe de croyants. Cela signifie concrètement que le passage de l'école à l'Église introduit à un passage plus fondamental pour les gens, le passage d'un statut de bénéficiaires pris en charge à celui d'acteurs responsables. Cela veut dire que nous devons éveiller à la responsabilité de tous et cela représente une véritable conversion pour tous.

### **Passer aussi de l'école à l'«Église domestique»**

Le rôle des parents dans la formation chrétienne est certainement de revaloriser, mais cette revalorisation appelle quelques précisions. D'une part – j'aurai à y revenir – il ne faut pas penser que tout se passera lors de la petite enfance, ce qui signifie que tout ne dépend pas de la famille. Par ailleurs, il faut être réaliste quant à ce que peuvent faire les familles qui sont souvent très fragilisées et qui ne sont pas toujours en mesure d'assumer toutes les missions qu'on leur confie.

Je crois qu'il sera utile de penser à des réseaux de familles plutôt qu'à des familles prises individuellement et qu'il faudra imaginer le support que pourront apporter aux familles l'assemblée des chrétiens et les animateurs pastoraux. Sans ce soutien et cet appui, il m'apparaît irresponsable de faire appel aux familles car le recours aux familles peut constituer pour les fidèles qui se rassemblent et pour les animateurs pastoraux une manière élégante de se laver les mains au moment où l'assemblée est à moitié déserte et le réseau ecclésial aux trois quarts en réorganisation. Je ne peux pas concevoir que, pour pallier au manque de bénévoles et pour esquiver l'état de débordement dans lequel on peut se trouver, l'on confie la «patate chaude» aux familles sans qu'on ne se salisse nous-mêmes les mains et jusqu'aux coudes. Autrement, il ne s'agirait pas simplement d'un grave manquement de solidarité avec les familles, manquement qui pourrait s'apparenter à de la lâcheté, mais ce serait tourner le dos au défi qui est devant nous et refuser de se laisser déranger par ce qui nous attend.

Nous allons construire l'Église par la catéchèse. Se désengager de cette activité et la refiler aux familles lorsque l'école n'y suffit plus, ce serait faire perdurer la situation antérieure qui n'a pas contribué à la construction de l'Église. Il faut donc plutôt penser le partenariat entre familles et groupes ecclésiaux et l'articulation des activités familiales à celles plus proprement ecclésiales. Cela m'amène à souligner que la catéchèse a une

dimension proprement ecclésiale et qu'on ne peut pas simplement privatiser cette activité sans contribuer à l'accélération de la déconstruction du tissu ecclésial.

D'autre part, il faudra situer la famille à l'intérieur d'un ensemble plus vaste d'acteurs. Entre autres, il faudra compter sur les groupes de pairs – les mouvements de jeunes – surtout au moment de l'adolescence et de la jeunesse. C'est dire que la famille (parents) peut intervenir de manière beaucoup plus efficace au moment de la petite enfance et de l'enfance. À cette étape de la vie, il me semble périlleux de vouloir faire l'éveil de la foi et la catéchèse des enfants si les parents ne sont pas aussi engagés dans ce cheminement, ce qui ne veut pas dire que les parents doivent eux-mêmes être les responsables des activités catéchétiques. Au moment de l'enfance, le cheminement dans la foi s'inscrit dans le cadre d'un cheminement familial. Sinon, on risque de créer des tensions plus ou moins importantes sur le plan psychologique. Il importe donc de proposer concurremment un cheminement dans la foi aux parents, non pas d'abord pour qu'ils assurent à la place des communautés la formation chrétienne des enfants, mais parce que cette éducation chrétienne des enfants ne peut habituellement pas être faite « à côté » des parents.

À l'adolescence, il faut aborder les choses en valorisant d'autres acteurs. Il faudra également examiner plus attentivement quelles sont les compétences spécifiques de la famille en matière d'éducation chrétienne et quels sont les rôles particuliers que nous pouvons lui confier en priorité. À première vue, mais cela mériterait un examen plus attentif, il me semble que la famille peut jouer un rôle plus important au plan de l'éveil spirituel, de l'éveil religieux et de l'éveil à la foi qu'au niveau de l'activité catéchétique elle-même, bien que la contribution de la famille ne puisse pas être exclue là non plus, même si cette contribution doit être mieux circonscrite et davantage qualifiée.

On le voit, dans notre contexte, on ne peut plus dire simplement, comme il y a cinquante ans, que les parents sont les premiers éduca-

teurs de la foi. D'une part, l'éducation de la foi n'est pas ou est de moins en moins une chose qui se jouera simplement au moment de l'enfance, même si cette période peut représenter un moment favorable à la réalisation de certains apprentissages de base.

### **Passer de la catéchèse de la petite enfance à une catéchèse qui s'adresse à tous les âges de la vie**

L'école renvoie à l'enfance. Situer la catéchèse à l'école avait pour effet de la lier à l'enfance et puisque quitter l'enfance pour devenir adulte impliquait l'abandon de ce qui appartenait à l'enfance, la catéchèse était abandonnée dès que l'on parvenait à l'âge de l'adolescence et, avec elle, un ensemble de pratiques rattachées à la vie chrétienne. On peut facilement observer ce phénomène au Québec. Parfois, on a voulu ou on voudrait retarder cette désertion en reportant à un âge plus avancé la confirmation, mais cela ne retarderait finalement que de quelques années la fin de la catéchèse, sans compter que cela risque d'instrumentaliser les sacrements à une fin qui n'est pas la leur.

La sortie de l'école ne garantit pas d'elle-même une évolution de mentalité qui nous fasse cesser de croire que l'éducation chrétienne est liée à un âge de la vie et se raccroche à l'enfance. Si l'on arrive à comprendre comment on en est venu dans l'histoire à lier catéchèse et enfance, on peut facilement comprendre que, aujourd'hui, le contexte qui est le nôtre nous conduit à d'autres options. Plus on est en situation de chrétienté, i.e. plus on est chrétien par naissance, plus la catéchèse est liée à l'enfance. Par ailleurs, plus on est en situation missionnaire, i.e. plus on devient chrétien par choix, plus la catéchèse doit s'adapter à tous les âges de la vie. En effet, c'est à tous les âges de la vie que l'on peut devenir chrétien et, pour peu que nous disposions d'un dispositif catéchétique qui le permette, c'est à tous les âges de la vie que des gens nous demanderont à devenir chrétiens. Cela ne veut certes pas suggérer qu'il nous faille délaisser les efforts pastoraux en direc-

tion des enfants. Cela suggère plutôt que les parents devront peut-être davantage assurer un véritable éveil à la foi – bien qu'il ne soit pas lui non plus lié à l'enfance – qui servira éventuellement de base à un travail catéchétique plus fructueux.

Une chose apparaît de plus en plus clairement à ceux qui s'intéressent au développement des âges de la vie. Non seulement, au cours du dernier siècle, avons-nous vu apparaître deux nouvelles étapes entre l'enfance et la vie adulte (l'adolescence et la jeunesse), mais les études encore fort préliminaires sur les itinéraires de foi des individus nés après 1970 indiquent que, au plan religieux, la majorité de ceux qui avaient une pratique chrétienne au moment de l'enfance, refont une synthèse au moment de la jeunesse (18-30 ans), après un passage critique au moment de l'adolescence (12-18 ans). Il semble que c'est au moment de la jeunesse que les orientations de vie se prennent et se stabilisent, période qui correspond à l'entrée dans la profession, la fondation d'une famille, etc. Non seulement il nous faut constater que nous disposons de fort peu de moyens d'éducation chrétienne correspondant à l'âge qui apparaît aujourd'hui le plus crucial dans la détermination des choix de vie, mais on observe également que, si la plupart demeurent à cet âge ouverts et disponibles au spirituel, peu trouvent des chemins pour entrer dans une véritable expérience de foi chrétienne. Cela devrait susciter chez nous beaucoup plus qu'une émotion passagère.

Si nous continuons à ne miser que sur l'enfance au moment où la formation d'un individu est de plus en plus un processus continu – ce qui n'exclut pas l'enfance – on n'arrivera qu'à de piètres résultats. Cela commande une réflexion approfondie et des actions courageuses qui concerneront également les aînés et les jeunes retraités. Entre autres, cela signifiera que la proposition de la célébration des sacrements devra se faire à tous les âges de la vie et que ceux-ci devront être célébrés à la suite d'une demande qui engagera aussi bien l'Église qui accueille que les personnes qui voudront devenir disciples. Cela signifie qu'elle

intervient au moment où quelqu'un veut s'engager, avec l'Église, dans une période d'approfondissement de son expérience croyante.

### **Passer d'une clientèle captive à l'appel des disciples**

L'organisation scolaire nous a habitués à penser le devenir chrétien à partir de niveaux scolaires, de groupes d'âge, de cohortes, pour ne pas dire de clientèles captives. Si bien que, tout ce qui ne correspondait pas à ce mode d'organisation était vécu sous mode de l'exception ou du phénomène anormal. Bien plus, nous n'avons pas développé de réflexes pastoraux et des modes d'organisation pastorale qui nous conduisent à proposer la foi et à appeler des disciples. Cela passera notamment par la proposition publique de l'expérience chrétienne et par la proposition de groupes de cheminement de foi.

### **Passer du modèle scolaire à un parcours de foi aux multiples dimensions**

Passer de l'école à l'Église implique également une véritable rupture avec le modèle scolaire. Nous n'aurions pas réellement progressé si toute l'opération se soldait par l'aménagement de classes dans les sacristies ou les sous-sols des églises. Le modèle à inventer, c'est bien plus que celui du *Sundae School*. En fait, il faut arriver à honorer toutes les dimensions de l'activité catéchétique qui, bien « plus qu'un enseignement : [...] est un apprentissage de toute la vie chrétienne, une « initiation chrétienne intégrale » (CT 21). Son but, c'est « d'éduquer à la connaissance et à la vie de foi, de sorte que l'homme tout entier, dans ses expériences les plus profondes, se sente fécondé par la Parole de Dieu. » (DGC 67) C'est pourquoi elle est « ouverte à toutes les composantes de la vie chrétienne » (CT 21), la foi ayant besoin d'être « connue, célébrée, vécue, traduite en prière. » (DGC 84). La catéchèse est donc attentive à ces diverses dimensions : connaissance, célébration, éthique, prière. «... Apprentissage de la vie chrétienne, elle va au-delà d'un simple enseignement, tout en l'incluant. »

(DGC 68); «... initiation, elle incorpore dans la communauté qui vit, célèbre et témoigne de la foi. Elle accomplit donc en même temps des tâches d'initiation, d'éducation et d'instruction» (DGC 68). Cela nous donne à penser que la catéchèse ne peut pas se limiter simplement à une activité familiale.

Le fait que la catéchèse soit bien plus qu'un enseignement ne veut pas dire pour autant que la dimension cognitive de la formation chrétienne doive être mise de côté. Toute éducation chrétienne fondée sur le mépris de la dimension cognitive ou seulement basée sur la transmission d'affects ne parviendra pas à former des chrétiens solides dans le monde actuel. La foi est capable d'intelligence, sinon elle n'est pas la foi d'un sujet. Il ne s'agit pas d'un acte irrationnel, même si la raison en elle seule est insuffisante à la foi.

Dans une société où les personnes sont de plus en plus scolarisées et exposées aux informations les plus diverses, la foi du charbonnier ne suffit pas. Le croyant doit être en mesure de rendre raison de sa foi. Autrement, sa foi reposant simplement sur des convictions fortes mais non réfléchies sera vite mise en questions et il sera incapable de relever le défi de la confrontation rationnelle.

La catéchèse a donc plusieurs dimensions. S'il faut prendre ses distances par rapport au modèle scolaire et à une approche « exclusive » académique, ce n'est pas pour verser dans une approche qui ne fait place qu'au vécu. Il faut plutôt passer à une approche holiste, de type expérientiel et qui inclue les dimensions cognitives, sociales, ecclésiales et liturgiques. Je crois fermement qu'il faut conserver la dimension spécifiquement réflexive de l'acte de foi, même si elle ne peut plus se déployer de la même manière qu'autrefois. Cela me semble d'autant plus important que le respect de la liberté de chacun dans son adhésion à la proposition de la foi se trouve ici engagé. Pour être plus précis, je dirais que la réflexivité permet à ceux à qui on veut proposer la foi de garder une certaine distance et de ne pas se retrouver toujours dans des situations (communauté chaleureuse, symbolismes

forts) où l'affectivité domine. Ces situations, pour excellentes qu'elles soient pour l'intégration personnelle de la foi, ne laissent pas la marge de liberté nécessaire à une adhésion profonde et laisse le croyant à découvert lorsqu'il est confronté à l'adversité. Je pense qu'il faut conserver, dans les parcours, des moments où la réflexion est engagée autour de contenus et ce, par respect pour la liberté des personnes.

## Conclusion :

### Une entrée dans la complexité

Vous l'avez sans doute déjà perçu, je me méfie des idées simples et d'une pensée qui procède à partir de couples antinomiques. On n'a pas à choisir entre l'expérience et la réflexion à partir de contenus. Il faut tenir les deux en équilibre. On ne peut pas non plus considérer un seul acteur, la famille, sans le situer dans un ensemble plus vaste, le corps ecclésial et ses différents acteurs. De même, on n'a pas à choisir entre un moment de la vie, l'enfance ou la jeunesse. Tous les âges de la vie doivent être pris en compte. Pareillement, on n'a pas à adopter une recette universellement applicable, mais à maîtriser un cadre de référence à partir duquel on pourra imaginer des parcours différenciés. Il nous faut envisager la complexité du réel alors que nous serons tentés par des idées simples et des recettes toutes faites.

Les défis trop rapidement esquissés ici ne doivent pas nous décourager, même si nous en pressentons l'exigence. Nous ne saurions les embrasser sans une spiritualité pascale qui implique le consentement à descendre dans la mer des joncs et à pérégriner au désert, sûrs que Dieu pourvoira à la nourriture et fera surgir pour nous l'eau du rocher. Bien plus, c'est à travers cette expérience qu'il refera alliance avec nous et nous montrera son visage.